

attentive par dessus tout au nombre des quartiers du candidat. C'était ce qu'il appelait « avoir pour la distinction des rangs une vénération particulière ». Accorde qui pourra cette « vénération particulière » avec un obstiné, systématique, sauvage, refus des honneurs. Ce n'était assurément pas dédain pour le régime nouveau. Alors ? Alors, la véritable solution du problème pourrait bien consister à n'en pas chercher. Constatons et, une fois de plus, dans une âme d'élite, reconnaissons un cas de l'hégélianisme breton, suivant la juste et si neuve formule de M. Charles Le Goffic. Mais « l'identité des contradictoires », cela ne fera jamais un *grand cœur*.

C'est vrai et cependant, même après avoir reconnu, accusé toutes ces défaillances, on hésite encore, on se laisse reprendre, on salue. M. Le Goffic définit le mieux du monde ce qui fonde, en dépit de tout, la belle renommée de La Tour d'Auvergne. « C'est un fait, écrit-il, qu'il dégageait de la sympathie et qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer et l'admirer ». Voilà bien enfin le fait d'un grand cœur. Ne nous défendons pas trop contre la sympathie traditionnelle. Croyons-en les contemporains et ce nouveau biographe, qui, par sa perspicacité historique, s'est fait un des leurs. Continuons sans scrupule à admirer La Tour d'Auvergne et souhaitons l'apparition du second volume qui nous est promis. Ce ne sera plus dans la série *Grands cœurs*. Ce sera dans la série *Leurs amours*. Qui sait si nous n'y trouverons pas les seules explications vraisemblables des singularités du héros ?

H. WAQUET.

Em. GABORY. — *La Révolution et la Vendée, La Victoire des vaincus*, 3^e volume, Paris, Perrin, 1928, in-8° de pages.

M. Gabory vient de mettre la dernière main à son histoire de *La Révolution et la Vendée*. Le sous-titre que porte son troisième volume en marque la conclusion : les Vendéens vaincus militairement ont cependant fait triompher leurs revendications religieuses. Ils ont obtenu pour la France la liberté et lui ont valu la conclusion du Concordat, négocié à Paris par un Angevin, l'abbé Bernier, à Rome, par un Nantais républicain modéré et très honnête, Fr. Cacault.

L'auteur se réserve de traiter dans un ouvrage séparé la grave question des rapports de l'Angleterre avec la Bretagne

et la Vendée. Ce point de notre histoire mérite d'être l'objet d'une étude approfondie. Mais quels que soient le mérite et la documentation de ce futur travail, il ne modifiera en rien les conclusions de l'auteur. Il a écrit le présent volume ayant déjà en main les documents anglais qui lui serviront à établir son prochain ouvrage.

Le mérite de *La Révolution et la Vendée* est réel. Cette œuvre est le fruit de vingt-cinq années de lectures et de recherches; elle s'appuie sur des milliers de fiches puisées dans les Mémoires et les journaux des contemporains; dans d'innombrables pièces d'archives provenant des dépôts privés ou publics, français et étrangers, parisiens, nantais, angevins, vendéens, bretons et manceaux. Ce n'est ni une histoire patriote à la façon jacobine, ni une histoire royaliste. L'auteur a lu les pièces des deux partis. Il s'est efforcé de pénétrer les conseils et les desseins des uns et des autres.

Il n'est guère qu'un auteur dans le passé qui ait agi de la même manière, c'est M. de Beauchamp, mais ce premier chroniqueur est loin d'avoir le talent littéraire de M. Gabory. Lorsqu'en 1806, il publia son *Histoire de la guerre de la Vendée et des Chouans*, il fut l'objet de critiques dans les deux camps. Ni les royalistes, ni les républicains ne lui surent gré de ses efforts pour nous renseigner d'une manière impartiale sur la crise qui avait agité les provinces de l'Ouest. Les passions étaient encore trop violentes, un trop grand nombre de personnalités mêlées à ces graves événements étaient encore vivantes, elles ne pouvaient accepter qu'on parlât d'elles et de leurs agissements avec la sérénité que comporte la véritable histoire. Toutes furent mécontentes et trouvèrent que l'auteur n'avait su, ni mettre en lumière les faits auxquels elles avaient été mêlées, ni rendre la physionomie véritable de leurs projets, ni peindre avec exactitude les traits de leurs ennemis ou le caractère véritable de leurs amis. Il est impossible de donner aux vivants la physionomie qu'ils désirent avoir aux yeux de la postérité. Aujourd'hui, dans le recul des événements, il est plus facile de parler librement d'un passé qui a remué si profondément les passions humaines et religieuses. M. Gabory s'est efforcé d'être impartial. Il a touché avec précaution ces cendres encore chaudes de nos luttes civiles. Pour y parvenir, il s'est mis au point de vue des uns et des autres. Il a vécu, pour ainsi dire, dans l'un et l'autre camp; il est entré dans

leurs conseils, il a sollicité les confidences d'un chacun, pesé les plaidoyers réciproques de tous. Il montre l'exaspération religieuse des Vendéens, leur esprit d'indépendance respectueux cependant de la tradition; il peint, d'autre part, le sectarisme des Conventionnels, leur patriotisme réel, mais exaspéré par la peur, leurs préoccupations philosophiques, l'esprit d'orgueil qui les animait, le mépris qu'ils professaient pour quiconque ne partageait pas leurs sentiments; bref, ils étaient incapables de comprendre la mentalité de leurs ennemis. A ses yeux, la question religieuse fut la cause principale et originelle des soulèvements de l'Ouest; les mesures violentes et insensées décrétées par la Convention les perpétuèrent après les défaites du Mans et de Savenay. Ils s'apaisèrent progressivement, quand les Représentants du Peuple eurent abandonné les procédés barbares dont ils s'étaient fait gloire tout d'abord, puis eurent concédé une certaine liberté religieuse aux paroisses soulevées sur les deux rives de la Loire et en Bretagne.

Diverses étapes marquent l'établissement graduel de la paix : l'éloignement des généraux qui commandèrent les colonnes infernales; le jugement de Carrier; l'amnistie; les négociations de la Jaunaie et de la Prévalaye; la seconde pacification, œuvre de Hoche, après la prise et l'exécution de Stofflet et de Charette; enfin, celle que dicta Bonaparte, trois mois après le coup d'État du 8 Brumaire. On verra avec quel soin, quelle insistance, M. Gabory montre comment les deux prises d'armes de 1795 et de 1799, malgré l'appui de l'Angleterre, qui, jusque-là, avait fait défaut à la Vendée, n'aboutirent à aucun résultat, parce que précisément, le motif religieux n'y joua qu'un rôle secondaire, Hoche d'abord, Bonaparte ensuite ayant eu l'art d'apaiser, sous ce rapport, les passions des contrées de l'Ouest.

S'il est facile de discerner les motifs qui armèrent nos ancêtres contre la Convention et le Directoire, il est beaucoup plus difficile d'exposer avec ordre et clarté les mouvements très compliqués que le flux et le reflux des passions suscitérent de part et d'autre dans les camps vendéens et républicains. Sous ce rapport, l'ouvrage de M. Gabory servira de guide à tous ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire révolutionnaire de leur canton ou de leur commune. Certes, il ne fait pas le récit de tous les événements, mais il dessine clairement le cadre dans lequel ils se sont déroulés. C'est un grand mérite.

Il est cependant certains points qu'il eût été bon que l'auteur traitât avec plus d'étendue. Sous ce rapport, chacun juge un livre d'après ses propres études, d'après le chapitre d'histoire qu'il connaît le mieux. Sous le bénéfice de cette observation, que M. Gabory me permette de lui demander quelques légères additions propres à améliorer les prochaines éditions de son *Histoire de la Révolution et la Vendée*. — C'est à peine s'il a consacré un bref paragraphe à l'expédition de Quiberon, c'est trop peu. Il eut été bon de l'exposer en deux ou trois pages. L'auteur, il est vrai, se réserve d'en parler abondamment dans un ouvrage spécial. De cela, nous nous réjouissons autant que personne, mais n'importe, il eut fallu dans le troisième volume que nous analysons (il forme un tout) insister plus longuement sur cette affaire capitale dans le drame de la seconde prise d'armes. Le lecteur non instruit a besoin d'une explication sur ce point. Nul doute, ni Charette, ni Cormatin n'étaient complètement de bonne foi, quand ils signèrent les traités de la Jaunaie et de la Prévalaye; ils cédaient à la nécessité, ils attendaient des circonstances meilleures; mais les insurgés n'eussent pas repris sitôt les armes, s'ils n'avaient été prévenus par Tinténiac, dès le mois d'avril 1795, de l'arrivée imminente des émigrés et des secours anglais. Voilà le motif réel, dominant pour lequel Charette saisit le prétexte de l'arrestation de son divisionnaire Allard pour rompre la paix et se jeter dès la fin de juin sur le cantonnement républicain des Essarts.

Il est un autre détail que je me permets de signaler à l'auteur. Il est sans cesse question dans son livre de l'Agence royaliste de Paris et de son antagonisme avec les directions données par le comte d'Artois réfugié en Ecosse. Il eût été bon d'exposer les tendances de ces deux organisations; ainsi que les raisons de leur opposition : l'une soumise au comte de Provence, Louis XVIII, tour à tour régent, puis prétendant; l'autre soumise au comte d'Artois (deux frères, mais deux natures différentes ne se comprenant pas mutuellement). Renfermé à Edimbourg, le futur Charles X ne raisonnait, ni comme les politiques de Paris, ni comme le prétendant de Véronne. Ces derniers agents en relation avec le monde parlementaire parisien, ne jugeaient pas de la situation de la France de la même manière que les émigrés de Londres ou d'Ecosse. Aucun des deux foyers ne réalisait pleinement la situation de la

Vendée et de la Bretagne. Voilà pourquoi l'action du parti royaliste dans l'Ouest ne donna jamais ce qu'on pouvait, ce qu'on était en droit d'en attendre. Il ne savait à qui obéir, ni reconnaître, parmi les ordres parfois contradictoires qui lui étaient adressés, celui qu'il fallait suivre. Nous croyons savoir que M. Gabory s'étendra très longuement sur ce sujet dans les deux volumes intitulés : *L'Angleterre et la Vendée*.

Autre détail encore. Il est une armée dont il est très peu parlé dans l'ouvrage de M. Gabory, comme d'ailleurs dans la plupart des historiens ses prédécesseurs. Il n'en est question qu'à propos des négociations conduites par M^{me} Turpin de Crissé. Pourquoi parler de ces négociations, si l'armée qu'elles concernent n'a joué qu'un rôle insignifiant ? C'est qu'en réalité, l'armée de Scépeaux a joué un rôle important dans la Chouannerie, mais malheureusement elle n'est connue que par les Mémoires de M^{me} de Turpin. Je ne suis pas le premier à le remarquer. C'est l'abbé Bernier, qui, dès 1806, adresse ce reproche à Beauchamp, reproche qu'ont mérité tous ses successeurs. « On ne dit pas assez de bien de Scépeaux, » remarque-t-il. Il créa son armée, il y maintint la discipline » et se distingua avantageusement ». Pour corroborer ce jugement, il me serait facile d'apporter nombre de citations empruntées à la correspondance des émigrés et des officiers républicains.

L'armée de Scépeaux formait le point de jonction de la Vendée et de la Bretagne. La pacification des districts d'Ancenis, Châteaubriant, Segré sur lesquels s'étendaient ses divisions entraîna la chute de l'édifice échaffaudé par Puisaye. Hoche le comprit bien et c'est pourquoi après la prise de Charette, il porta immédiatement sur ce point le gros de ses forces.

C'est à tort également que M. Gabory traite les Chouans de ces contrées de royalistes peu convaincus. Elles ont fourni à Bonchamp la meilleure et la plus solide portion de son armée. Nul doute, que si elles avaient eu le temps de s'organiser après l'insurrection de mars 1793, elles eussent constitué un centre guerrier aussi puissant que le Haut Poitou. Par respect pour les combattants de ces contrées, dont on peut lire un remarquable éloge dans le premier volume des *Mémoires* de M. de Falloux, je me refuse à les confondre avec les misérables chauffeurs de pieds dont parlent trop fréquemment les auteurs républicains. Sans doute, leurs chefs exercèrent le droit de

réquisition, mais jamais ils n'érigèrent en moyen légal ou même simplement disciplinaire l'art de brûler les pieds des contribuables, même récalcitrants. Au contraire, ils punissaient eux-mêmes avec rigueur les auteurs de pareils méfaits et je sais tel administrateur républicain fort jacobin qui déclare nettement à ses chefs que le paysan castelbriantais déplore le départ de Bourmont, parce que celui-ci savait faire régner dans les campagnes une discipline que les troupes de la République ne savaient pas observer.

En réalité, il y eut fort peu de différence entre le Chouan et le Vendéen. Pénétrés des mêmes croyances, ils combattaient pour les mêmes causes. Ils n'employèrent pas toujours la même tactique. Les Vendéens tentèrent de combattre en rangs serrés, les Chouans agirent toujours en francs-tireurs, tactique qui a toujours été en horreur aux armées régulières, mais à laquelle les peuples opprimés, livrés à eux-mêmes, ont toujours eût recours. Pour mener une guerre semblable, il faut un courage et une conviction au-dessus du commun. Hoche ne fait tort qu'à lui-même, quand il traite les Chouans de lâches dont toute la tactique est de savoir courir.

Deux figures dominent le livre de M. Gabory : Charette et Hoche. L'auteur s'est efforcé de tenir la balance égale entre eux. On lira avec intérêt les pages colorées qu'il a consacrées aux derniers mois du général vendéen. Hoche son vainqueur est incontestablement le plus habile des généraux que la République ait employé dans l'Ouest. On sent en lisant sa correspondance un esprit supérieur, d'un rang moins élevé toutefois que Bonaparte. Il y a dans son style de la bouffissure, un recours trop fréquent à la déclamation. Il est loin d'avoir l'énergie de celui de Bonaparte où l'idée et le mot ne font qu'un. Mais chose qu'il importe de noter, le caractère de Hoche n'est pas à la hauteur de son intelligence. M. Gabory note ce détail avec discrétion. Edmond Biré eut insisté sur ce point et n'eût pas manqué d'apporter les documents qu'il aimait à citer.

Hoche pacifia la Vendée : M. Gabory montre les moyens qu'il employa : il vante son humanité, il insiste sur ses habiles proclamations. Il en est un cependant sur lequel il n'appuie pas, non plus que les historiens ses devanciers, cependant il fut le plus efficace. Voici comment M. l'abbé Chevalier, ancien député aux Etats Généraux, nous le fait connaître. « On

» annonça d'abord qu'on n'en voulait qu'aux chefs et pour
» flatter le colon on lui offrit la paix sans autre condition que
» de mettre bas les armes. Après cette proclamation, une armée
» de 80.000 hommes s'avance et couvre le territoire. Elle
» marque sa route par le pillage de tous les hameaux, qu'elle
» rencontre sans y laisser ni blé, ni effets, ni bestiaux. Elle
» emprisonne sans pitié et sans égards les habitants jusqu'à ce
» qu'ils soient déterminés à rendre les armes et se fait un
» devoir de les renvoyer en liberté à mesure qu'ils les rendent.
» Elle leur permet avec une affable générosité non seulement
» de rentrer dans leurs foyers, mais encore de remmener leurs
» effets qui leur sont rendus avec une scrupuleuse exactitude.
» Il n'y avait point à délibérer : ou se rendre ou tout perdre :
» il fallait opter entre ces deux extrêmes. Le choix était bien-
» tôt fait par la plupart. » Voilà tout le secret du triomphe de
Hoche sur les paysans royalistes de Bretagne et de Vendée.

Notons en passant quelques erreurs échappées à la plume de
M. Gabory : M. l'abbé Souffrand, curé de Maumusson après
le Concordat, vécut au milieu des Chouans, mais ne se mêla
en rien à leurs expéditions guerrières ; Maumusson appartenait
au district d'Ancenis et non à celui de Châteaubriant ; Scé-
peaux n'était pas le beau-père de Bonchamp, mais son beau-
frère.

A. BOURDEAUT.
